

# CLASSES DE PTSI ET PT

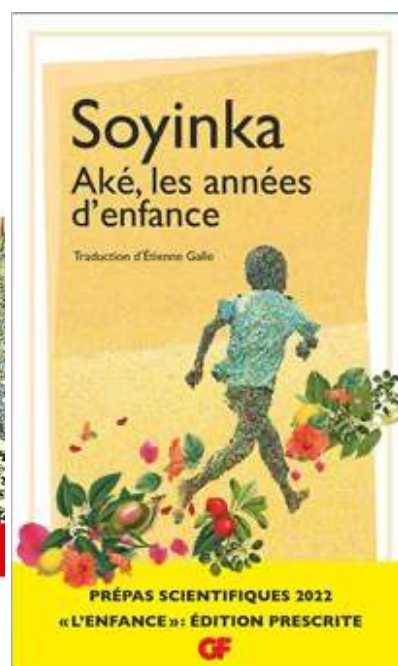
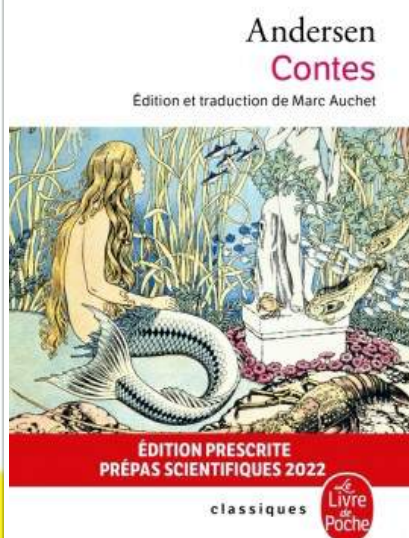
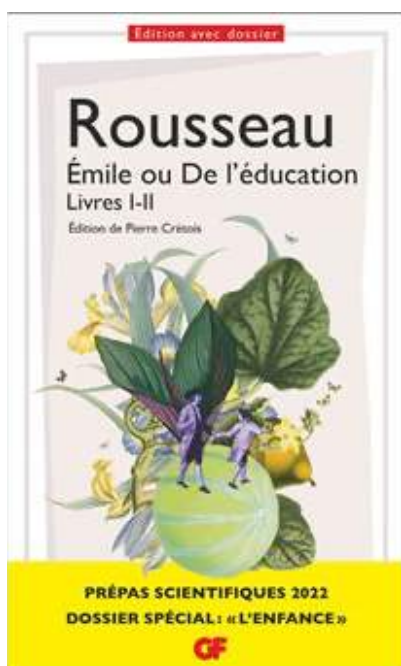
Année scolaire 2021-2022

## FRANÇAIS

Le programme 2021-2022 des classes préparatoires scientifiques se compose des œuvres suivantes :

### L'ENFANCE

- 1- **Jean-Jacques Rousseau** : *Émile ou de l'éducation*, livre 1 et 2, éd. au choix (par exemple : GF n°1428 ou GF n° 1632).
- 2- **Wole Soyinka** : *Aké, les années d'enfance*, (réédition attendue aux éditions Belfond ; éditions GF n°1634). **Edition obligatoire.**
- 3- **Hans-Christian Andersen** : *Contes*, traduction par Marc Auchet, éd. Livre de Poche classique n°16113. **Edition obligatoire.**



### Bibliographie :

- *Quelques pensées sur l'éducation*, 1693, de John Locke, trad. G. Compayré, Vrin, 2007.
- *Essais*, 1580, Michel de Montaigne, PUF « Quadrige », 2004.
- *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, de Philippe Ariès, Seuil, 1975.
- *Cinq mémoires sur l'instruction publique*, 1792, de Nicolas de Condorcet, GF. Flammarion, 1994.
- *La Libération des enfants. Contribution philosophique à une histoire de l'enfance*, d'Alain Renait, Calmann-Lévy, 2002.
- *Mémoire d'une jeune fille rangée*, de Simone de Beauvoir, Gallimard, 1958.
- *Alice au pays des merveilles*, 1865, de Lewis Carroll, GF-Flammarion, 2016.
- *Oliver Twist*, 1837 et *David Copperfield*, 1850, de Charles Dickens, trad. S. Monod, Le Livre de Poche, 2005.
- *Enfance*, de Nathalie Sarraute, Gallimard, 1983.
- *L'enfant*, 1878, *Le Bachelier*, 1881, de Jules Vallès, Garnier-Flammarion.

La lecture des œuvres pendant les vacances est IMPERATIVE. Pour diverses raisons :

- Une année en classe préparatoire passe très vite (la première pour se mettre au rythme, la seconde à cause de la proximité des concours, la troisième...) et demande une quantité de travail importante dans toutes les matières. Vous n'aurez guère le temps après la rentrée de septembre, de lire en détail des œuvres assez conséquentes et vous vous trouverez (malheureusement pour cette matière !) toujours d'autres priorités de travail ou de distraction.
- L'efficacité dans les matières littéraires demande une maturation, une réflexion, un recul que vous n'aurez pas si vous découvrez les textes au dernier moment. Vous devez avoir à votre disposition un matériau de travail qui favorisera votre **RE-lecture** des œuvres.
- Le temps que vous « perdrez » pendant les vacances, vous le gagnerez pendant l'année en retrouvant aisément et rapidement les références utiles à vos dissertations et à vos colles.
- Et enfin le plaisir de la lecture sera d'autant plus vrai qu'il ne sera pas perturbé par la précipitation et d'autres préoccupations mentales.

\*

Lire une œuvre pour une classe préparatoire n'a cependant rien de commun avec une lecture banale, de pure distraction ou d'obligation lycéenne. Si tant est que vous lisiez volontiers et attentivement les livres mentionnés, vous risquez malgré tout d'avoir oublié l'essentiel et l'accessoire au moment des concours, huit mois plus tard. Lisez-donc chaque œuvre **à votre table de travail avec feuille de papier, stylos de couleurs et règle.** Faites l'effort pour chaque page de **relever les idées importantes, de recopier les citations marquantes, les indices spatio-temporels, les personnages, les situations...** Vous trouverez ci-après les premières pages d'*Émile ou de l'éducation* de Jean-Jacques Rousseau, des *Contes* de Hans-Christian Andersen et de *Aké, les années d'enfance* de Wole Soyinka. Après cette lecture exhaustive et méthodique, efforcez-vous de faire le plan du livre et d'étudier la biographie des auteurs concernés en rapport avec ces textes. Vous tirerez alors profit des ouvrages critiques complémentaires et notamment des manuels spécifiques prévus par les éditeurs spécialisés dans les classes préparatoires comme : *L'enfance, l'épreuve de français prépas scientifiques, Vuibert* (ou l'équivalent chez Garnier-Flammarion, Ellipses, PUF ou Belin).

Vous trouverez dans le commerce une multitude de publications générales ou spécialisées pour approfondir la connaissance des œuvres. Mais **ne vous précipitez pas sur ces ouvrages.** L'essentiel sera repris dans le cours. **Et il vaut mieux vous concentrer, pendant ces vacances, sur les œuvres. Dès la rentrée de septembre, je m'assurerai par un contrôle que vous avez lu ces trois livres.** Essayez cependant de ne pas procéder à cette lecture pour « faire plaisir au professeur » (et aux parents) et pour cette première interrogation. Le français en classe préparatoire peut être un atout et un équilibre.

Vous avez fait le choix d'une préparation scientifique parce que vous étiez fort en maths ou motivé par la science et la technique. Et vous avez pu en déduire ou croire à la subsidiarité pour ne pas dire à l'inutilité des matières littéraires. Il faudrait pourtant vous convaincre rapidement du contraire en vous rappelant d'abord des coefficients des principaux concours et de l'importance de la culture générale, de l'esprit d'analyse et de synthèse, de la qualité d'expression dans l'activité professionnelle d'un cadre. « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* » disait Rabelais. L'ingénieur que vous aspirez à devenir doit savoir rapidement cerner une situation nouvelle et y apporter la meilleure solution en prenant en compte tous les paramètres. Le cours de français en classe préparatoire ne diffère pas de ces objectifs : acquérir des méthodes, des outils d'analyse, des référents pour répondre avec efficacité et personnalité à une problématique particulière. Le français n'est, en définitive, qu'une variante des autres enseignements scientifiques qui vous sont dispensés.

Soyez donc pragmatique, lucide et ouvert. On n'attend pas d'un étudiant de classe préparatoire scientifique qu'il soit particulièrement doué pour l'écriture ou exceptionnellement cultivé dans le domaine de la littérature. La réussite aux épreuves académiques est accessible à quiconque fait preuve d'un minimum d'intelligence des enjeux et des principes. Quelles que soient vos dispositions initiales, abordez chaque matière avec un souci pragmatique d'efficacité et de profit intellectuel. Pour cela méfiez-vous des états d'âme circonstanciels qui vous font faire l'impasse sur tel cours, telle œuvre, tel exercice ou telle pédagogie. Vous feriez le jeu, sans y prendre garde, de ce darwinisme latent qui prévaut inévitablement dans ces classes sélectives. Ne perdez pas de vue que les matières littéraires permettent souvent de faire la différence au concours et que le succès se construit dès l'entrée en première année de classe préparatoire et non à la veille de l'épreuve.

Si la séduction, la conviction, la compréhension, la révélation... ne sont pas au rendez-vous de votre première lecture, considérez la difficulté comme un défi et non comme un ennui. A votre capacité de triompher des

résistances se jugera votre véritable compétence. Et méditez ces propos que Marguerite Yourcenar prête à Hadrien : « *Je choisisais ce que j'avais, m'obligeant seulement à l'avoir totalement et à le goûter le mieux possible. Les plus mornes travaux s'exécutaient sans peine pour peu qu'il me plût de m'en éprendre. Dès qu'un objet me répugnait, j'en faisais un sujet d'étude ; je me forçais adroitement à en tirer un motif de joie. En face d'une occurrence imprévue... je m'appliquais à faire fête au hasard, à jouir de tout ce qu'il m'apportait d'inattendu* ». Vous apprendrez peut-être ainsi que le plaisir vient aussi du dépassement de soi et de la découverte.

Je mettrai sur mon blog <http://potethiquealentstics.over-blog.com/> (rubrique CPGE), aux environs de la mi-août, un certain nombre de notes de lecture des œuvres au programme. Merci aux étudiants rejoignant la PTSI et la PT à la rentrée de m'envoyer un mail avec leurs nom et prénom.

Bernard Martial ([martialbernard@yahoo.fr](mailto:martialbernard@yahoo.fr))

## **Concours des écoles d'ingénieurs : jouez la carte des lettres et des langues Loïn d'être subsidiaires, ces épreuves peuvent faire la différence le jour J,**

*Le Monde de l'éducation, 17 mars 2015, Aurélie Djavadi.*

En classe préparatoire scientifique, le français et l'étude d'une première langue étrangère semblent peser bien peu, avec les quatre heures hebdomadaires qui leur sont dévolues. Lors des concours des écoles d'ingénieurs cependant, ces matières peuvent changer la donne. « *Elles sont dotées de coefficients importants*, souligne Sandrine Costa-Colin, professeur de lettres au lycée Carnot de Dijon. *A Centrale, par exemple, l'épreuve de français et de philosophie compte autant que l'un des écrits en sciences.* » Idem au niveau du concours E3A, qui ouvre notamment les portes de l'Ecole nationale des arts et métiers (Ensam) : dans l'une des principales filières, l'écrit de français est doté d'un coefficient 6 sur un total de 34, à l'instar d'une épreuve de maths.

« *Lors des concours communs polytechniques, les disciplines littéraires représentent 30 % des points ; l'Ecole de l'air a même fixé un seuil éliminatoire à 5 sur 20* », précise le président de cette banque d'épreuves, Pierre Benech. Voilà qui influe sur les classements et peut même départager des candidats, dans la mesure où « *l'éventail des notes attribuées en français est souvent plus large qu'en maths* », selon Xavier Dufresne, directeur de la formation initiale à l'Ensam.

Pour Sandrine Costa-Colin, les étudiants ont d'autant plus intérêt à s'investir dans ces matières que « *les marges de progression sont importantes pour les candidats qui jouent le jeu* ». En effet, on n'attend pas d'eux une érudition littéraire mais un travail sur un thème déterminé à l'avance, en l'occurrence « la guerre » pour la session 2015, sur la base de trois œuvres au programme. « *L'ensemble des analyses sont faites en classe prépa* », poursuit M<sup>me</sup> Costa-Colin. Les élèves n'ont donc plus qu'à assimiler les cours pour nourrir leur réflexion le jour J. Si les sujets varient en fonction des écoles, ils prennent toujours la forme d'un texte à résumer ou d'une dissertation. Ces exercices permettent de tester les capacités de synthèse, d'argumentation et d'expression nécessaires aux métiers visés.

« *Il s'agit d'évaluer leur esprit critique et de voir s'ils adoptent une véritable démarche d'ingénieur, à la fois informée, précise et nuancée* » Julien Bohdanowicz, directeur des études de l'Ecole des Mines, Paris-Tech.

A l'oral, les candidats peuvent voir à commenter des textes hors programme. C'est le cas aux Mines ParisTech. « *Il s'agit d'évaluer leur esprit critique et de voir s'ils adoptent une véritable démarche d'ingénieur, à la fois informée, précise et nuancée* », signale Julien Bohdanowicz, directeur des études chargé du cycle « ingénieur civil » de l'école.

En langues, dans beaucoup de concours, les candidats sont confrontés à une synthèse de documents d'actualité. « *Si l'on ne s'intéressait qu'au niveau de vocabulaire et de grammaire, des questions à choix multiples suffiraient. Mais l'enjeu est que les connaissances soient le vecteur de découvertes culturelles* », poursuit M. Bohdanowicz. « *Lisez régulièrement la presse des pays concernés* », conseille aussi Pierre Benech.

D'une manière générale, les compétences en français et en anglais sont valorisées dans d'autres cadres. D'abord, un point sur vingt est attribué à l'orthographe et aux qualités d'expression dans chaque épreuve. En sciences de l'ingénieur, les étudiants sont invités à travailler sur une documentation technique, pouvant par conséquent inclure des notices en anglais. Et au concours E3A, l'entretien scientifique est évalué par un jury composé de deux professeurs, l'un de physique et l'autre de... français.

Ce recueil de pensées a été composé pour rassurer une mère inquiète (Madame de Chenonceaux). Je ne voulais d'abord faire que quelques pages mais le livre est devenu trop gros pour ce qu'il dit et trop mince pour le sujet qu'il aborde. J'ai hésité à la publier tant qu'il est vrai qu'il ne suffit pas d'avoir écrit quelques textes pour savoir composer un livre. Après avoir essayé de l'améliorer, je décide de le livrer en l'état en me disant que, quels que soient ses défauts, s'il inspire quelques personnes, je ne l'aurais pas fait pour rien.

**« Je parlerai peu de l'importance d'une bonne éducation ; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui est en usage est mauvaise ».** Pas la peine de répéter ce que tout le monde sait. Mais depuis trop longtemps, la littérature s'applique plus à critiquer qu'à proposer. Et alors que tant d'écrits ont, soi-disant, (41) pour but l'utilité publique, on néglige l'art de former. Mon sujet est nouveau après le livre de Locke et il risque de le rester longtemps.

**« On ne connaît point l'enfance [...]. Les plus sages s'attachent à ce qu'il importe aux hommes de savoir, sans considérer ce que les enfants sont en état d'apprendre. Ils cherchent toujours l'homme dans l'enfant, sans penser à ce qu'il est avant que d'être homme. »** Voilà l'intérêt de mon étude quels que soient ses défauts méthodologiques ; je crois avoir bien cerné le sujet. **« Commencez donc par mieux étudier vos élèves ; car très assurément vous ne les connaissez point ».** Sous cet angle, le livre vous sera utile.

On me reprochera probablement la partie systématique, relative à la marche de la nature. **« On croira moins lire un traité d'éducation que les rêveries d'un visionnaire sur l'éducation. »** J'expose mon point de vue original sans chercher à l'imposer à autrui.

Je ne renonce pas pour autant à m'exprimer sur les points sur lesquels je suis en désaccord. (42) Il en va du bonheur du genre humain.

En me suggérant de faire ce qui est « faisable », on me propose en réalité de reproduire ce qui existe déjà ou du moins d'allier un bien avec le mal ambiant. Cette combinaison ne soigne pas le mal et gâte le bien. Je préférerais encore ne rien changer du tout : on ne peut viser en même temps des objectifs contradictoires.

## PRÉFACE.

Ce recueil de réflexions et d'observations, sans ordre et presque sans suite, fut commencé pour complaire à une bonne mère qui sait penser. Je n'avais d'abord projeté qu'un mémoire de quelques pages ; mon sujet m'entraînant malgré moi, ce mémoire devint insensiblement une espèce d'ouvrage trop gros, sans doute, pour ce qu'il contient, mais trop petit pour la matière qu'il traite. J'ai balancé longtemps à le publier ; et souvent il m'a fait sentir, en y travaillant, qu'il ne suffit pas d'avoir écrit quelques brochures pour savoir composer un livre. Après de vains efforts pour mieux faire, je crois devoir le donner tel qu'il est, jugeant qu'il importe de tourner l'attention publique de ce côté-là ; et que, quand mes idées seraient mauvaises, si j'en fais naître de bonnes à d'autres, je n'aurai pas tout à fait perdu mon temps. Un homme qui, de sa retraite, jette ses feuilles dans le public, sans prôneurs, sans parti qui les défende, sans savoir même ce qu'on en pense ou ce qu'on en dit, ne doit pas craindre que, s'il se trompe, on admette ses erreurs sans examen.

**Je parlerai peu de l'importance d'une bonne éducation ; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui est en usage est mauvaise ;** mille autres l'ont fait avant moi, et je n'aime point à remplir un livre de choses que tout le monde sait. Je remarquerai seulement que, depuis des temps infinis, il n'y a qu'un cri contre la pratique établie, sans que personne s'avise d'en proposer une meilleure. La littérature et le savoir de notre siècle tendent beaucoup plus à détruire qu'à édifier. On censure d'un ton de **maître** ; pour proposer, il en faut prendre un autre, auquel la hauteur philosophique se complaît moins. Malgré tant d'écrits, qui n'ont, dit-on, (41) pour but que l'utilité publique, la première de toutes les utilités, qui est l'art de former des hommes, est encore oubliée. Mon sujet était tout neuf après le livre de Locke, et je crains fort qu'il ne le soit encore après le mien.

**On ne connaît point l'enfance** : sur les fausses idées qu'on en a, plus on va, plus on s'égaré. **Les plus sages s'attachent à ce qu'il importe aux hommes de savoir, sans considérer ce que les enfants sont en état d'apprendre. Ils cherchent toujours l'homme dans l'enfant, sans penser à ce qu'il est avant que d'être homme.** Voilà l'étude à laquelle je me suis le plus appliqué, afin que, quand toute ma méthode serait chimérique et fausse, on pût toujours profiter de mes observations. Je puis avoir très mal vu ce qu'il faut faire ; mais je crois avoir bien vu le sujet sur lequel on doit opérer. **Commencez donc par mieux étudier vos élèves ; car très assurément vous ne les connaissez point ;** or, si vous lisez ce livre dans cette vue, je ne le crois pas sans utilité pour vous.

À l'égard de ce qu'on appellera la partie systématique, qui n'est autre chose ici que la marche de **la nature**, c'est là ce qui déroutera le plus le lecteur ; c'est aussi par là qu'on m'attaquera sans doute, et peut-être n'aura-t-on pas tort. **On croira moins lire un traité d'éducation que les rêveries d'un visionnaire sur l'éducation.** Qu'y faire ? Ce n'est pas sur les idées d'autrui que j'écris ; c'est sur les miennes. Je ne vois point comme les autres hommes ; il y a longtemps qu'on me l'a reproché. Mais dépend-il de moi de me donner d'autres yeux, et de m'affecter d'autres idées ? non. Il dépend de moi de ne point abonder dans mon sens, de ne point croire être seul plus sage que tout le monde ; il dépend de moi, non de changer de sentiment, mais de me défier du mien : voilà tout ce que je puis faire, et ce que je fais. Que si je prends quelquefois le ton affirmatif, ce n'est point pour en imposer au lecteur ; c'est pour lui parler comme je pense. Pourquoi proposerais-je par forme de doute ce dont, quant à moi, je ne doute point ? Je dis exactement ce qui se passe dans mon esprit.

En exposant avec liberté mon sentiment, j'entends si peu qu'il fasse autorité, que j'y joins toujours mes raisons, afin qu'on les pèse et qu'on me juge : mais, quoique je ne veuille (42) point m'obstiner à défendre mes idées, je ne me crois pas moins obligé de les proposer ; car les maximes sur lesquelles je suis d'un avis contraire à celui des autres ne sont point indifférentes. Ce sont de celles dont la vérité ou la fausseté importe à connaître, et qui font le bonheur ou le malheur du genre humain.

Proposez ce qui est faisable, ne cesse-t-on de me répéter. C'est comme si l'on me disait : Proposez de faire ce qu'on fait ; ou du moins proposez quelque bien qui s'allie avec le mal existant. Un tel projet, sur certaines matières, est beaucoup plus chimérique que les miens ; car, dans cet alliage, le bien se gâte, et le mal ne se guérit pas. J'aimerais mieux suivre en tout la pratique établie, que d'en prendre une bonne à demi ; il y aurait

Dans tout projet , il faut prendre en compte sa bonté absolue et sa facilité d'exécution. La bonté du projet doit être d'abord dans la nature de la chose pour qu'il soit faisable ; par exemple ici que « **l'éducation** proposée soit convenable à l'homme, et bien adaptée au cœur humain. »

Ensuite, il convient de prendre en compte les rapports inhérents aux diverses situations qui peuvent varier à l'infini, selon les pays ou le milieu social. (43) Je n'entrerai pas dans le détail de ces circonstances particulières pour me concentrer sur ce qui est valable partout et pour tous. J'aurai tort si je n'y parviens pas, mais si j'y parviens, on ne pourra m'en demander plus. Car je ne promets que cela. (44)

---

## LIVRE PREMIER

« **Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme.** » Il s'applique à défaire et à déformer tout ce qu'a fait la nature, y compris l'homme lui-même. Il faut donc le rééduquer pour lui.

« **Sans cela, tout irait encore plus mal et notre espèce ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres serait le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions sociales, dans lesquelles nous nous trouvons submergés, étoufferaient en lui la nature, et ne mettraient rien à la place.** » ... comme un arbrisseau piétiné au milieu d'un chemin par les passants.

C'est à toi que je m'adresse « tendre et prévoyante mère » qui a su protéger l'arbrisseau (45) des dangers de la route. « **Cultive, arrose la jeune plante avant qu'elle meure : ses fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de l'âme de ton enfant ; un autre en peut marquer le circuit, mais toi seule y dois poser la barrière.** »

« **On façonne les plantes par la culture, et les hommes par l'éducation.** » Si l'homme naissait grand et fort, sa taille et sa force lui seraient vite préjudiciables faute du conseil d'autrui. « **On se plaint de l'état de l'enfance ; on ne voit pas que la race humaine eût péri, si l'homme n'eût commencé par être enfant.** »

Force, jugement... « **Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance et (46) dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.** »

« Cette **éducation** nous vient de la nature, ou des hommes ou des choses. Le développement interne de nos facultés et de nos organes est **l'éducation** de la nature ; l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est **l'éducation** des hommes ; et l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent est **l'éducation** des choses. »

« **Chacun de nous est donc formé par trois sortes de maîtres.** » Seul sera bien élevé le disciple dont les leçons ne se contrarient pas.

moins de contradiction dans l'homme ; il ne peut tendre à la fois à deux buts opposés. Pères et mères, ce qui est faisable est ce que vous voulez faire. Dois-je répondre de votre volonté ?

En toute espèce de projet, il y a deux choses à considérer : premièrement, la bonté absolue du projet ; en second lieu, la facilité de l'exécution.

Au premier égard, il suffit, pour que le projet soit admissible et praticable en lui-même, que ce qu'il a de bon soit dans la nature de la chose ; ici, par exemple, que **l'éducation** proposée soit convenable à l'homme, et bien adaptée au cœur humain.

La seconde considération dépend de rapports donnés dans certaines situations ; rapports accidentels à la chose, lesquels, par conséquent, ne sont point nécessaires, et peuvent varier à l'infini. Ainsi telle **éducation** peut être praticable en Suisse, et ne l'être pas en France ; telle autre peut l'être chez les bourgeois, et telle autre parmi les grands. La facilité plus ou moins grande de l'exécution dépend de mille circonstances qu'il est impossible de déterminer autrement que dans une application particulière de la méthode à tel ou tel pays, à telle ou telle condition. Or, toutes ces applications particulières, n'étant pas essentielles à mon sujet, n'entrent point dans mon plan. D'autres pourront s'en occuper s'ils veulent, chacun pour le pays ou l'État qu'il aura en vue. Il me suffit que, partout où naissent des hommes, on puisse (43) en faire ce que je propose ; et qu'ayant fait d'eux ce que je propose, on ait fait ce qu'il y a de meilleur et pour eux-mêmes et pour autrui. Si je ne remplis pas cet engagement, j'ai tort sans doute ; mais si je le remplis, on aurait tort aussi d'exiger de moi davantage ; car je ne promets que cela. (44)

---

## LIVRE PREMIER

**Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme.** Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre ; il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons ; il mutile son chien, son cheval, son esclave ; il bouleverse tout, il défigure tout, il aime la difformité, les monstres ; il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme ; il le faut dresser pour lui, comme un cheval de manège ; il le faut contourner à sa mode, comme un arbre de son jardin.

**Sans cela, tout irait plus mal encore, et notre espèce ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres serait le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions sociales, dans lesquelles nous nous trouvons submergés, étoufferaient en lui la nature, et ne mettraient rien à la place.** Elle y serait comme un arbrisseau que le hasard fait naître au milieu d'un chemin, et que les passants font bientôt périr, en le heurtant de toutes parts et le pliant dans tous les sens.

C'est à toi que je m'adresse, **tendre et prévoyante mère**, qui sus t'écarter de la grande route, et garantir l'arbrisseau (45) naissant du choc des opinions humaines ! **Cultive, arrose la jeune plante avant qu'elle meure : ses fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de l'âme de ton enfant ; un autre en peut marquer le circuit, mais toi seule y dois poser la barrière.**

**On façonne les plantes par la culture, et les hommes par l'éducation.** Si l'homme naissait grand et fort, sa taille et sa force lui seraient inutiles jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir ; elles lui seraient préjudiciables, en empêchant les autres de songer à l'assister ; et, abandonné à lui-même, il mourrait de misère avant d'avoir connu ses besoins. **On se plaint de l'état de l'enfance ; on ne voit pas que la race humaine eût péri, si l'homme n'eût commencé par être enfant.**

Nous naissons faibles, nous avons besoin de force ; nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance ; nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. **Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance et (46) dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.**

Cette **éducation** nous vient de la nature, ou des hommes ou des choses. Le développement interne de nos facultés et de nos organes est **l'éducation** de la nature ; l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est **l'éducation** des hommes ; et l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent est **l'éducation** des choses.

**Chacun de nous est donc formé par trois sortes de maîtres.** Le disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient est mal élevé, et ne sera jamais d'accord avec lui-même ; celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points, et tendent

# Hans-Christian Andersen

## CONTES

Présentation, notes et traduction nouvelle par Marc Auchet, pour l'édition du Livre de Poche classiques, n° 16113

### Notes de lecture :

Un soldat rentrant de guerre rencontra sur la grand-route une vieille sorcière d'une laideur repoussante qui lui proposa d'avoir beaucoup d'argent.

Pour cela, il lui suffirait de grimper dans l'arbre à côté d'eux et de se faire glisser à l'intérieur du tronc creux, attaché avec la corde qu'elle lui fournirait, pour y chercher de l'argent.

Arrivé au fond de l'arbre dans un grand couloir éclairé de plus de cent lampes, le soldat verra trois portes qu'il pourra ouvrir. Dans la première pièce, il trouvera un coffre avec un chien (33) aux yeux aussi grands que deux tasses de thé. Il suffira qu'il étende le tablier à carreaux bleus de la sorcière et il pourra prendre autant de schillings en cuivre qu'il voudra. Dans la deuxième pièce, surveillée par un chien aux yeux grands comme des yeux comme des roues de moulin, il découvrira de l'argent. Et dans la troisième, sous la garde d'un chien aux yeux aussi grands que la Tour ronde, il pourra se servir en pièces d'or.

Le soldat voulut savoir ce qu'exigeait la sorcière en contrepartie. Simplement le vieux briquet oublié par sa grand-mère lors de sa dernière visite, dit la sorcière.

La sorcière lui mit donc la corde autour de la taille et lui donna son tablier à carreaux bleus. Puis, le soldat se laissa glisser au fond de l'arbre et arriva dans le couloir.

Dans la première pièce (34), le soldat suivit les instructions de la sorcière et remplit ses poches de schillings de cuivre. Puis, il se dirigea vers la deuxième. En découvrant l'argent, il remplaça ses pièces de cuivre par le nouveau métal

Les références des pages sont données dans l'édition du Livre de Poche n°16113.

### LE BRIQUET

Un soldat arrivait au pas sur la grand-route, une deux, une deux ! Il avait son sac sur le dos et un sabre au côté, car il avait été à la guerre, et maintenant il fallait qu'il rentre chez lui. Et voilà qu'il rencontra une vieille sorcière sur la grand-route. Elle était d'une laideur repoussante, sa lèvre inférieure lui pendait jusque sur la poitrine. Elle dit : « Bonsoir, soldat ! Comme tu as un beau sabre et un grand sac à dos. Tu es un vrai soldat ! Maintenant, tu vas avoir autant d'argent que tu en voudras !

- Merci, vieille sorcière ! » dit le soldat.

« Tu vois ce grand arbre ? dit la sorcière en montrant l'arbre qui était juste à côté d'eux. Il est tout creux à l'intérieur ! Tu vas grimper tout en haut, puis tu verras un trou par lequel tu te laisseras glisser et tu descendras tout au fond de l'arbre ! Je vais t'attacher une corde autour de la taille pour pouvoir te faire remonter quand tu m'appelleras !

- Et qu'est-ce que je dois faire au fond de l'arbre ? » demanda le soldat.

« Chercher de l'argent ! dit la sorcière. Il faut que tu saches que lorsque tu arriveras au fond de l'arbre, tu seras dans un grand couloir qui sera tout éclairé, car il y brûle plus de cent lampes. Tu verras alors trois portes, et tu pourras les ouvrir. La clef est dessus. Si tu entres dans la première pièce, tu verras un grand coffre au milieu, sur le plancher, et il y aura un chien (33) dessus. Il a une paire d'yeux aussi grands que deux tasses à thé, mais il ne faut pas t'en soucier ! je te donne mon tablier à carreaux bleus, tu pourras l'étendre sur le sol. Va vite jusqu'au chien, prends-le, place-le sur mon tablier, ouvre le coffre et prends autant de schillings que tu veux. Ils sont tous en cuivre, mais si tu préfères l'argent, il faut que tu entres dans la pièce suivante. Mais là, il y a un chien qui a une paire d'yeux comme des roues de moulin, mais il ne faut pas t'en soucier, place-le sur mon tablier et prends de l'argent ! Mais si tu préfères de l'or, tu peux aussi en avoir, autant que tu pourras en porter, si tu entres dans la troisième pièce. Mais le chien qui est sur ce coffre plein d'argent a des yeux qui sont aussi grands que la Tour ronde. C'est un vrai chien, tu peux m'en croire ! Mais il ne faut pas t'en soucier ! Place-le simplement sur mon tablier, et il ne te fera rien, et prends autant d'or que tu veux dans le coffre !

- Voilà qui n'est pas mal, dit le soldat. Mais qu'est-ce que je dois te donner, vieille sorcière ? Car tu veux certainement avoir quelque chose, toi aussi, je pense ?

- Non, dit la sorcière, je ne veux pas le moindre schilling ! Tu n'as qu'à m'amener un vieux briquet que ma grand-mère a oublié quand elle est allée au fond la dernière fois !

- Eh bien, mets-moi la corde autour de la taille !

- La voilà ! dit la sorcière. Et voilà mon tablier à carreaux bleus.

Puis le soldat grimpa à l'arbre, se laissa tomber au fond du trou et maintenant, comme la sorcière l'avait dit, il était dans le grand couloir où brûlaient les centaines de lampes.

Il ouvrit alors la première porte. Oh ! le chien était là avec des yeux aussi grands que des tasses de thé et il regardait fixement. (34)

« Tu es un brave garçon ! » dit le soldat. Il le plaça sur le tablier de la sorcière et prit autant de schillings de cuivre qu'il pouvait en mettre dans sa poche, il ferma le coffre, y replaça le chien et entra dans la deuxième pièce. Holà ! le chien était là, les yeux aussi grands que des roues de moulin.

« Tu ne devrais pas me regarder comme ça ! dit le soldat. Cela pourrait te faire mal aux yeux ! » Et il mit le chien sur le tablier de la sorcière, mais quand il vit la grande quantité de pièces d'argent qui était dans le coffre, il jeta toutes les pièces de cuivre qu'il avait et remplit sa poche et son sac à dos uniquement avec de l'argent. Puis il entra dans la troisième pièce. Oh ! comme c'était repoussant ! Le chien qui s'y trouvait avait vraiment deux yeux aussi grands que la Tour ronde ! et ils tournaient dans sa tête comme des roues !

« Bonsoir ! » dit le soldat en ôtant sa casquette, car il n'avait jamais vu un chien comme celui-là, mais après l'avoir un peu regardé, il pensa que cela suffisait, il le mit sur le plancher et ouvrit le coffre. Juste ciel ! quelle quantité d'or ! Il y en avait assez pour acheter tout Copenhague, ainsi que les cochons en sucre des vendeuses de

Il fit de même avec l'or dans la troisième pièce, malgré le chien. Et il demanda à la sorcière de le remonter.

Mais, comme il avait oublié le briquet, il dut redescendre le chercher.

Et, au moment de donner l'objet à la sorcière, le soldat voulut savoir ce qu'elle allait en faire (35). Et comme elle refusa, le soldat lui coupa la tête.

Avec l'or et le briquet, le soldat se dirigea alors vers la ville où il se logea et s'habilla à la mesure de sa nouvelle richesse.

En ville, on le trouva distingué et on lui parla de la princesse enfermée dans son grand château de cuivre : « *il a été prédit qu'elle se marierait avec un soldat tout ordinaire, et le roi n'aime pas cela !* » Il eut envie de la voir.

Il menait alors grand train et eut beaucoup d'amis (36) mais, à force de dépenser son argent, il n'eut bientôt que deux schillings et il dut changer de logement et reprendre ses bottes. Ses amis avaient disparu.

Comme il faisait nuit noire, il eut alors l'idée d'allumer un bout de chandelle avec le briquet. A ce moment-là, le chien aux yeux aussi grands que des tasses de thé apparut et dit : « *Qu'ordonne mon maître ?* »

Surpris, le soldat comprit l'intérêt la situation et demanda aussitôt de l'argent que le chien lui apporta.

Le soldat redescendit dans ses beaux appartements et retrouva ses beaux habits et ses amis.

Il se mit alors à repenser à la princesse (37) et en faisant marcher le briquet, le premier chien apparut.

gâteaux, tous les soldats de plomb, les fouets et les chevaux à bascule du monde entier ! Cela en représentait de l'argent ! Le soldat jeta alors tous les schillings d'argent dont il avait rempli ses poches et son sac à dos, et il prit de l'or à la place, et toutes ses poches, son sac à dos, sa casquette et ses bottes en furent remplis, si bien qu'il pouvait à peine marcher ! Maintenant, il en avait de l'argent ! Il mit le chien sur le coffre, ferma la porte et cria du bas de l'arbre :

« Fais-moi remonter, vieille sorcière.

- Tu as pris le briquet ? » demanda la sorcière.

« C'est vrai, dit le soldat, je l'avais complètement oublié », et il alla le prendre.

La sorcière le fit remonter, et il se retrouva sur la grand-route, les poches, les bottes, le sac à dos et la casquette remplis d'argent.

« Que veux-tu donc faire avec ce briquet ? » demanda le soldat. (35)

« Cela ne te regarde pas ! dit la sorcière. Maintenant, tu as de l'argent ! Donne-moi donc le briquet !

- Taratata ! dit le soldat. Tu vas me dire tout de suite ce que tu veux en faire, sinon je sors mon sabre et je te coupe la tête !

- Non », dit la sorcière.

Et le soldat coupa la tête de la sorcière. Elle était là, par terre ! Mais il mit tout son argent dans son tablier, le prit comme un balluchon sur son dos, mit le briquet dans sa poche et partit aussitôt pour la ville.

C'était une belle ville, et il descendit dans la plus belle auberge, demanda les plus beaux appartements et la nourriture qu'il aimait bien, car maintenant, il était riche, puisqu'il avait tellement d'argent.

Le domestique qui devait nettoyer ses chaussures trouva certes que c'étaient des vieilles bottes bien curieuses pour un monsieur aussi riche, mais il ne s'en était pas encore acheté de neuves. Le lendemain, il eut des bottes pour se déplacer et de beaux habits ! Le soldat était devenu maintenant un monsieur distingué et les gens lui parlèrent de la splendeur de leur ville et de leur roi, et ils lui dirent combien sa fille était une charmante princesse.

« Où peut-on la voir ? » demanda le soldat.

« On n'a pas du tout le droit de la voir dirent-ils unanimement. Elle habite dans un grand château de cuivre, entouré de beaucoup de murailles et de tours ! Personne d'autre que le roi ne peut lui rendre visite, car il a été prédit qu'elle se marierait avec un soldat tout ordinaire, et le roi n'aime pas cela !

- J'aimerais bien la voir », pensa le soldat, mais il était impossible qu'il obtienne la permission !

Il menait maintenant joyeuse vie, allait au théâtre, se promenait en voiture dans le jardin du roi, et donnait beaucoup d'argent aux pauvres, et c'était très bien de sa part ! Il était jadis passé par là, il savait combien c'était dur de ne pas avoir le sou ! Il était riche, maintenant, il avait de beaux habits, et il eut alors beaucoup d'amis, qui disaient tous que c'était un bon garçon, un (36) vrai homme du monde, et le soldat aimait bien cela ! Mais comme il dépensait de l'argent tous les jours, et qu'il n'en gagnait pas par ailleurs, il ne lui resta pour finir que deux schillings et il dut quitter les beaux appartements où il avait habité, et monter dans une toute petite chambre juste sous le toit, brosser lui-même ses bottes, et les recoudre avec une aiguille à repriser, et aucun de ses amis ne vint le voir, car il fallait monter beaucoup de marches.

Il faisait nuit noire, et il ne pouvait même pas s'acheter une chandelle, mais il se souvint alors qu'il y en avait un petit bout dans le briquet qu'il avait pris dans l'arbre creux où la sorcière l'avait aidé à descendre. Il sortit le briquet et le bout de chandelle, mais juste au moment où il battait le briquet et où les étincelles jaillissaient de la pierre, la porte s'ouvrit brusquement et le chien qui avait les yeux aussi grands que des tasses de thé, et qu'il avait vu au fond de l'arbre, se tint devant lui et dit : « *Qu'ordonne mon maître ?* »

« Comment ! dit le soldat. En voilà un bien curieux briquet, avec lequel je peux avoir ce que je veux ! Procure-moi de l'argent », dit-il au chien, et hop ! il avait disparu, hop ! il était de nouveau là, un grand sac plein de schillings dans la gueule.

Maintenant, le soldat savait quoi penser de son beau briquet ! S'il le battait une fois, c'était le chien qui était sur le coffre avec les pièces en cuivre qui se présentait, s'il le battait deux fois, c'était celui qui avait les pièces d'argent qui venait, et s'il le frappait trois fois, c'était celui qui avait l'or qui venait. Le soldat redescendit alors dans les beaux appartements, il mit ses beaux habits, et tous ses amis le reconnurent aussitôt, et ils l'aimaient beaucoup.

Une pensée lui vint alors : « C'est tout de même bien étrange qu'on ne puisse pas voir cette princesse ! Tout le monde dit qu'elle est tellement charmante ! Mais à quoi cela sert- il si elle est obligée de rester constamment dans le grand château de cuivre nombreuses tours. Est-ce que je ne peux absolument pas la (37) voir ? Où est donc mon briquet ? » Il le fit marcher, et hop ! le chien aux yeux aussi grands que des tasses à thé se présenta.

# Wole Soyinka

## AKÉ, LES ANNÉES D'ENFANCE

Traduction et préface d'Etienne Galle, pour l'édition GF n°1634.

### Notes de lecture :

#### I.

Le fait que Dieu ait choisi de plonger son regard sur la mission tout entière, située à Aké, depuis les hauteurs d'Itoko où résidait le Chef avec ses chevaux, m'irritait. Cette route grim pant sur la colline à travers les marchés donnait vue à travers Ibàràpà et Ita Aké, jusque dans les recoins les plus secrets de la mission.

Cette côte abrupte montant vers Itoko semblait rejoindre le ciel et il ne faisait guère de doute que Dieu descendait d'abord du sommet de la colline avant d'entrer dans l'église de Saint-Pierre le dimanche puis de passer prendre le thé avec le Chanoine. Maigre consolation, Dieu ne réservait pas cette première visite au Chef (11) païen, qui ne venait à l'église qu'aux anniversaires du couronnement de l'Alake. Dieu venait à Saint-Pierre pour l'office du matin mais réservait sa présence protocolaire pour celui du soir qui se faisait alors en anglais. L'orgue accompagnait les réponses solennelles qu'il faisait aux prières des fidèles.

Seule la résidence du Chanoine, unique bâtiment à l'étage de la mission avec l'Évêché (qui lui n'abritait que des élèves), pouvait accueillir l'hôte dominical. Du haut de cette maison située à l'endroit le plus élevé de la mission, on pouvait regarder droit dans les yeux le sommet d'Itoko. Elle tournait le dos au monde de esprits de la forêt qui pourchassaient les enfants qui avaient eu le malheur (12) de s'y aventurer et les protégeait de son mur d'enceinte.

Les salles de classe étaient proches de la forêt mais elles étaient vides la nuit et avec le mur, les rochers et les arbres, la mission d'Aké ressemblait à une forteresse. Nous jouions dans cette imbrication de végétation et de falaises en toute sécurité, au milieu des hibiscus et des senteurs de citronniers, de goyaves et de mangues. Au bord de la cour, l'enchevêtrement d'arbres à pluie, de pins à aiguille, d'acacias et de bambous nous laissait craindre que quelques serpents si cachassent.

Entre la maison du Chanoine et les terrains de l'école, il y avait le Verger. (13) Sa végétation était trop abondante pour qu'on pût l'appeler un jardin

### Les références des pages sont données dans l'édition GF n°1634.

#### I.

Ce terrain qui s'étale et ondule appartient tout entier à Aké. Ce n'était pas seulement la fidélité à la mission qui me remplissait de perplexité et d'irritation à la pensée que Dieu avait choisi de plonger ses regards sur son propre lieu saint, la concession de la mission, des hauteurs impies d'Itoko. Il y avait, bien sûr, le mystère des écuries du Chef, avec leurs chevaux vivants, presque au faite de la colline ; mais, au-delà, cette route vertigineuse montait raide d'un marché bruyant à l'autre, donnant vue à travers Ibàràpà et Ita Aké jusque dans les recoins les plus secrets de la mission elle-même.

Par les jours de brume, la côte abrupte qui montait vers Itoko rejoignait le ciel. Si Dieu n'habitait pas là réellement, il ne faisait guère de doute qu'il descendait d'abord sur le faite de la colline, avant d'enjamber d'un pas de géant ces marchés babillards – qui osaient vendre le dimanche – et d'entrer dans l'église Saint-Pierre, puis de passer à la mission pour prendre le thé avec le Chanoine. Il y avait une maigre consolation : malgré la tentation d'arriver à cheval, sa première visite n'était jamais pour le Chef, dont on savait bien qu'il (11) était païen ; en tout cas, on ne voyait jamais le Chef aux offices, sauf aux anniversaires du couronnement de l'Alake. Dieu donc se rendait directement à Saint-Pierre pour l'office du matin, mais réservait sa présence la plus protocolaire et la plus exotique pour l'office du soir qui, en son honneur, se faisait toujours en langue anglaise. L'orgue prenait une sonorité sombre pour cet office du soir, et l'on ne doutait pas qu'il adaptât ses sons normaux aux réponses sépulcrales de Dieu lui-même, ces réponses aux timbres d'egúngún<sup>1</sup> qu'il faisait aux prières qu'on lui présentait.

Seule la résidence du Chanoine pouvait accueillir l'hôte dominical. D'abord, c'était le seul bâtiment à étage de la mission, et puis elle était carrée et trapue comme le Chanoine lui-même, et percée de multiples fenêtres aux boiseries noires. L'Évêché aussi était un bâtiment à étage mais, comme il n'abritait que des élèves, ce n'était pas une maison. De l'étage supérieur de la demeure du Chanoine on pouvait presque regarder droit dans les yeux le sommet d'Itoko le païen. Elle était située à l'endroit le plus élevé du territoire habité de la mission et il s'en fallait de peu qu'elle ne dominât la grille. Elle tournait le dos au monde des esprits et des ghommides<sup>2</sup> qui habitaient les bois épais et pourchassaient jusque chez eux les enfants qui s'y (12) étaient aventurés trop profondément en allant chercher du bois, des champignons ou des escargots. La maison blanche carrée du Chanoine était un rempart contre la menace et contre le siège des esprits de bois. Son mur de derrière délimitait leur territoire, les empêchait de prendre des libertés avec le monde des humains.

Seules les salles de classe de l'école primaire partageaient cette proximité des bois, et elles étaient vides la nuit. Encluse de ses murs grossièrement crépis, des murs de derrière aveugles de ses maisons et d'un amoncellement de rochers que des arbres géants tentaient en vain de dissimuler, la mission d'Aké, avec ses toits de tôle ondulée, donnait l'impression d'une forteresse. Nous y sentant en sécurité, nous montions et descendions librement, passant de l'un à l'autre de ses niveaux enchevêtrés et emmêlés de feuilles, de ses falaises abruptes, de ses sous-bois, de ses bosquets inattendus d'arbres fruitiers cachés. Les hibiscus poussaient partout. L'air était lourd des senteurs de feuilles de citronniers, de goyaves et de mangues, gluant de la sève des boum-boum et des sécrétions de l'arbre à pluie. Les cours de l'école étaient bordées de ces arbres à pluie aux larges branches emplies d'ombre. Des pins à aiguilles s'élevaient au-dessus des acacias et les bambous touffus nous remplissaient d'une inquiétude permanente : si les serpents monstrueux avaient eu le choix, c'est dans ces massifs de bambous qu'ils auraient établi leur demeure idéale.

Entre le flanc gauche de la maison du Chanoine et les terrains de jeux de l'école, il y avait le Verger. Il (13) était trop varié, beaucoup trop touffu pour qu'on pût

<sup>1</sup> Cortège d'ancêtres masqués. (N.d.A.)

<sup>2</sup> Sortes de génies des arbres (N.D.T. le traducteur est redevable à Mme Folabo Ajayi Soyinka de la traduction d'un grand nombre de termes et d'expressions yoroubas.)



fruitier. On y trouvait là des plantes et des fruits qui faisaient un prolongement des leçons religieuses : le lis de Cana qui évoquait la crucifixion, le fruit de la passion dont les enfants n'aimaient guère le goût. Mais le roi du Verger, c'était le grenadier né de l'imagination des histoires qu'on nous racontait à l'École du Dimanche. (14) Ce fruit nous transportait dans les plus belles histoires de la Bible.

On ne trouvait de grenadier que dans le Verger car, selon le Jardinier, il avait été importé ici par un missionnaire blanc. On se demandait si cet arbre était le célèbre pommier qui avait fait perdre à Adam et Ève les joies du paradis. Le Jardinier répondit qu'il n'y avait pas de pommier en Afrique mais on ne voulut pas le croire. (15) Mais dès que l'on eut goûté à la grenade, elle remplaça l'attrait de la pomme.

Des nuées de chauves-souris habitaient le figuier qui poussait au bord du terrain de jeu à côté de la concession du libraire, défiant l'harmattan (vent) : il remplissait la mission du chant des tisserins (oiseaux).

Il est arrivé malheur à la mission d'Aké. Le sol s'est érodé, les pelouses se sont dénudées et le mystère a disparu de ces hauteurs jadis secrètes. A l'époque dont je parle, il ne se passait pas un jour sans une découverte. La carcasse de voiture où les enfants inventaient des voyages fabuleux n'est plus qu'une épave rouillée et l'incinérateur abandonné n'est plus signalé que par un monticule de boue. Quant aux maisons qui formaient les remparts de la mission d'Aké, ce ne sont plus que des caisses d'emballage (16) dans un paysage affaissé.

On ne retrouve plus cette atmosphère où la végétation changeait de nature selon les saisons, les jours ou les heures de la journée. A cette époque, les échos que renvoyaient les murs de la mission prenaient des tonalités différentes selon les périodes de l'année et en particulier au moment du départ en vacances des écoliers

Lorsque je me couchais sur la pelouse qui était devant notre maison, les yeux tournés vers le ciel,

l'appeler un jardin, même un jardin fruitier. Et l'on y trouvait des plantes et des fruits qui en faisaient un prolongement des classes d'Écriture sainte, des leçons de l'église et des sermons. Il y avait une plante feuillue, mouchetée de blanc et de rouge, qui s'appelait lis de Cana. Au moment où le Christ était cloué à la croix et que le sang jaillissait de ses blessures, quelques gouttes s'étaient collées aux feuilles du lis, le stigmatisant à jamais. Personne ne se souciait d'expliquer pourquoi d'abondantes taches blanches étaient également apparues sur toutes les feuilles. C'était peut-être parce que le sang du Christ avait lavé les péchés, donnant aux plus graves mouchetures de l'âme la blancheur de la neige. Il y avait aussi le fruit de la passion, né d'une autre section de la même histoire, mais que nous autres enfants nous n'aimions guère. Sa peau verte pleine de sève était agréable à caresser dans la paume, mais lorsqu'il mûrissait ce n'était plus qu'une chose jaune toute desséchée, effondrée comme le visage des vieux et des vieilles que nous connaissions. Et il réussissait à peine à être sucré, échouant ainsi au test infailible du fruit véritable. Mais le roi du Verger, c'était le grenadier, né non d'une graine de l'église de pierre mais du lyrisme de l'École du Dimanche. Car c'était à l'École du Dimanche que l'on racontait les vraies histoires qui vivaient dans les événements eux-mêmes, franchissaient les limites des dimanches et des pages de la Bible pour entrer dans l'univers des pays, des femmes et des hommes fabuleux. Le grenadier ne produisait que très chichement. (14) Il ne donnait son fruit de robuste apparence qu'à de longs intervalles, et grâce aux soins patients des mains et du visage veineux de celui que nous ne connaissions que sous le nom de Jardinier. On ne pouvait compter que sur Jardinier pour distribuer ses fruits rares à la petite bande des guetteurs assidus du grenadier, mais le quartier le plus minuscule nous transportait jusque dans le monde illustré des Belles Histoires de la Bible. La grenade, c'était la reine de Saba, les révoltes et les guerres, la passion de Salomé, le siège de Troie, l'Éloge de la beauté du Cantique des cantiques. Ce fruit, qui au regard et au toucher donnait l'impression d'avoir un cœur de pierre, ouvrait la caverne d'Ali Baba, réussissait à faire sortir le génie de la lampe d'Aladin, pinçait les cordes de la harpe qui calmait la folie de David, divisait les eaux du Nil et remplissait notre mission de l'encens du temple obscur de Jérusalem.

On ne le trouvait que dans le Verger, disait Jardinier. Le grenadier était étranger au pays des Noirs, mais un évêque d'autrefois, un Blanc, avait amené les graines et les avait semées dans le Verger. Nous demandions si c'était le célèbre pommier, mais Jardinier se contentait de rire et de dire non ; et il ajoutait qu'on ne trouvait pas ce pommier au pays des Noirs. Nous décrétâmes que Jardinier était un ignorant. Il était clair que seul le grenadier pouvait être le pommier qui avait fait perdre à Adam et Ève les joies du paradis. Il existait encore un autre fruit que les gens appelaient pomme ; doux, et croquant cependant, il avait une peau tendre et rose et il était raisonnablement juteux. (15) Avant l'avènement de la grenade il avait assumé l'identité de la pomme qui provoqua la chute du couple nu. Mais dès que nous eûmes goûté à la grenade, elle démasqua l'imposteur et prit sa place.

Des nuées de chauves-souris habitaient le figuier, leurs crottes criblées de graines durcissaient sur les pierres, les pelouses, les sentiers et les buissons dès avant l'aube. Cet arbre au feuillage persistant, doux et luxuriant, poussait au bord du terrain de jeu à côté de la concession du libraire, défiant l'harmattan ; il remplissait la mission d'un concert infatigable de tisserins.

Il est arrivé malheur à la mission d'Aké. Le sol s'est érodé, les pelouses se sont dénudées et le mystère a été chassé des hauteurs autrefois si secrètes. A l'époque dont je parle il ne se passait pas de jour où on ne s'ouvrit au regard un enclos, une poche de rochers, un bosquet buissonneux, une colonie d'escargots. La carcasse de voiture n'a pas changé de place, elle trône toujours à l'endroit où les enfants y grimpaient pour leurs voyages vers des pays fabuleux. Mais ce n'est plus qu'une épave : ses yeux se sont changés en orbites rouillées, son visage de dragon s'est effondré, ses dents sont peu à peu tombées. Quant à l'incinérateur abandonné où poussaient des herbes touffues et où se glissaient des serpents aux corps luisants, il n'est plus signalé que par un monticule de boue. Les maisons qui survivent, et qui formaient les remparts de la mission d'Aké, ne sont plus que des caisses d'emballage (16) sur un paysage affaissé, plein de fissures, mis à nu, sans force.

On ne retrouve plus cette atmosphère où même les pelouses ouvertes et les larges sentiers bordés de pierres blanchies à la chaux, les lis et les touffes de citronnelle changeaient de nature au rythme des saisons, selon que c'était dimanche ou la semaine, midi ou la tombée de la nuit. À cette époque, les échos que renvoyaient les murs de la Mission d'en Bas prenaient avec les diverses périodes de l'année des tonalités différentes, changeaient le jour où les écoliers se dispersaient pour les vacances et que les pelouses se vidaient.

Lorsque je me couchais sur celle qui se trouvait devant notre maison, les yeux tournés vers le ciel et la tête vers l'Évêché, mes jambes écartés indiquaient la direction

